

---

## Les salons Errera de 1890 à 1960

Hans Vandevoorde

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/902>

DOI : 10.4000/cmc.902

ISSN : 2684-3080

### Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2020

Pagination : 279-293

ISSN : 1377-1256

### Référence électronique

Hans Vandevoorde, « Les salons Errera de 1890 à 1960 », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 14 | 2020, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 07 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/902> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.902>

---

Les Cahiers de la mémoire contemporaine

## Focus

### Les salons Errera de 1890 à 1960

Hans Vandevoorde

« Le salon, c'est-à-dire le terrain neutre et mondain où, sous l'autorité aimable et discrète d'une maîtresse de maison, des gens de divers milieux et de diverses opinions se rencontrent pour échanger des idées et parfois des intrigues ».<sup>1</sup> Telle est la définition d'un salon que fait en 1920 l'hebdomadaire satirique bruxellois *Pourquoi Pas ?*. On retient aujourd'hui trois caractéristiques pour déterminer la forme de sociabilité que constitue le salon : son caractère privé, mixte (littéraire et non littéraire) et le fait de relever essentiellement du divertissement<sup>2</sup>. Le salon est ainsi considéré comme un phénomène élitare caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le phénomène n'a toutefois pas disparu à la fin de cette période, comme en témoigne l'exemple des salons Errera à Bruxelles, qui fonctionnent entre 1890 et 1960. Pendant plus d'un demi-siècle s'y est réuni "le Tout-Bruxelles", comme l'observe l'avocat, juriste et homme de lettres Albert Guislain, un contemporain du salon : « Ces réunions mondaines apparaîtront, peu à peu, avec le recul, comme les manifestations les plus caractéristiques de la cohésion, de la solidarité et aussi du goût,

---

<sup>1</sup> « Paul Errera », *Pourquoi Pas ?* 323/10, 8 octobre 1920, p. 643. Nous tenons à remercier Anne Cherton, archiviste du Musée Juif de Belgique, pour son aide.

<sup>2</sup> A. Glinoyer et V. Laisney, *L'âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2013, p. 230.

ainsi que de la “culture”, d’une classe sociale qui, pendant près d’un siècle, tint le haut du pavé et représenta, en définitive, “l’opinion publique” [...]. Le salon Errera offre un magnifique exemple de cet éclectisme. Pendant quarante ans, il attira les personnalités les plus en vue du monde parlementaire, de la diplomatie, du barreau, de la magistrature et les artistes qui avaient le plaisir de se retrouver et d’échanger, là, entre eux, ou avec les plus brillants représentants de l’enseignement universitaire, des propos sur la pluie et le beau temps, sur l’état des affaires et les affaires de l’État »<sup>3</sup>.

À la lumière de ces observations, cette notice entend présenter les deux derniers salons Errera, les replacer dans leur contexte propre et fournir des éléments de compréhension de leur fonctionnement et de leurs réseaux.

### Les salons à Bruxelles

À Bruxelles, les salons incarnent l’aspiration de la haute bourgeoisie à imiter l’aristocratie, un phénomène qui est loin d’être inconnu au XIX<sup>e</sup> siècle. Il n’en reste pas moins que, jusqu’à la Première Guerre mondiale, les salons ne signifient pas grand-chose, à en croire ce commentaire du diplomate et aristocrate Henri Davignon : « La vie mondaine de Bruxelles, offrait peu de ressources à la conversation et à l’intrigue. Les salons, à part quelques “jours” de dames réputées, se réduisent à des salles à manger. »<sup>4</sup>

Après la Première Guerre mondiale, ces salons ont été éclipsés par d’autres salons particuliers « où l’on cause »<sup>5</sup>, où une place

---

<sup>3</sup> A. Guislain, « Divertissement aux girandoles », *Le Soir*, 24 novembre 1962, p. 1.

<sup>4</sup> H. Davignon, *Souvenirs d’un écrivain belge (1879-1945)*, Paris, 1954, p. 114.

<sup>5</sup> « Paul Errera », *op. cit.*, p. 643.

plus importante est accordée à la conversation avec esprit. Ces nouveaux salons ont des couleurs politiques relativement manifestes : ainsi, le salon de Lucienne Didier<sup>6</sup> se situe à droite, tandis que le salon de Marie, dite Mimi, Destrée<sup>7</sup> – épouse du politicien socialiste Jules Destrée –, et celui du politicien socialiste Émile Vandervelde et son épouse se rangent nettement à gauche. Le journaliste et écrivain Pierre Daye, qui sera une figure importante du rexisme, décrit ce dernier salon comme un cénacle où l'on « s'efforce [...] de faire [...] très européen »<sup>8</sup>. Selon le *Pourquoi Pas ?*, cité *supra*, le salon le plus important est toutefois celui des Errera, qui se situe plutôt dans la mouvance progressiste libérale. Avec celui de madame Destrée, le salon Errera offre un contrepoids au salon Didier, qui deviendra un terreau propice au recrutement de collaborateurs par l'occupant allemand. Les clients restaient toutefois en majorité fidèles à leur salon et rares étaient ceux qui osaient en fréquenter d'autres. Pierre Daye était l'un d'eux, passant du camp communiste au camp de l'extrême droite Rex.

---

<sup>6</sup> Sur le salon Didier, voir Ch. d'Ydewalle, *La cour et la ville (1934-1940)*, Bruxelles, 1945, p. 40 ; B. Delcord, « À propos de quelques “chapelles” politico-littéraires en Belgique (1919-1945) », *Cahiers CREHSGM-Bijdragen NSGTW* 10, 1986, p. 167-168 ; F. Schuermans, « La communauté émotionnelle des écrivains belges de langue française durant la guerre (1940-1941) », *Cahiers CREHSGM-Bijdragen NSGTW* 17, 1995, p. 133-135 ; X. Dehan, « *Jeune Europe*, le salon Didier et les Éditions de la Toison d'or (1933-1945) », *Cahiers CREHSGM-Bijdragen NSGTW* 17, 1995, p. 203-236 ; E. Barish, *The Double Life of Paul de Man*, New York, 2014, p. 77-80.

<sup>7</sup> Pour le salon Destrée, voir Ch. d'Ydewalle, *La cour...*, *op. cit.*, p. 112-113 ; M.-H. Jaspar, *Souvenirs sans retouche*, Paris, 1968, p. 54 ; B. Delcord, « À propos... », *op. cit.*, p. 166-167.

<sup>8</sup> Pierre Daye cité par G. Duchenne, *Esquisses d'une Europe nouvelle. L'eupéisme dans la Belgique de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Bruxelles et Berne, 2008, p. 233. Daye évoque dans ses mémoires non publiés (AML, Papiers P. Daye, « Mémoires ») le salon des Errera et des Destrée (voir B. Delcord, « À propos... », *op. cit.*, p. 166-167).

Bruxelles compte d'autres salons importants, essentiellement tenus par des femmes issues de la noblesse. L'écrivain et journaliste catholique de droite Charles d'Ydewalle mentionne dans son livre *La cour et la ville (1934-1940)* qu'en plus des salons de « la douce et naïve Mimi [Destrée] » et de la « ravissante Lucienne Didier », il y a aussi ceux de l'ambassade de France au vieil hôtel Lovenjoul, « où Mme Laroche recevait », de la Comtesse de Grunne à Wezembeek-Oppeem, de Michel Wittouck au château de la Fougeraie, où règne une sorte de « fête perpétuelle » et où tout le monde dîne pour « le caprice » de son « étonnante Mira », et du comte et de la comtesse d'Ursel dans leur hôtel particulier<sup>9</sup>. Ces derniers fréquentent à l'occasion le salon Errera, dont l'hôtel jouxtait le leur, ainsi que celui de Mimi Destrée<sup>10</sup>. D'Ydewalle évoque aussi la présence des poètes du mouvement littéraire et artistique *La Jeune Belgique* et du mouvement parnassien aux salons respectifs de la comtesse van den Steen, de madame Ganshof van der Meersch, de Paul Hymans et de la vicomtesse de Spoelberch<sup>11</sup>. L'historien Frédéric Leroy souligne qu'à l'exception du salon de la vicomtesse de Sousberghe, celui de la vicomtesse de Spoelberch était le seul lieu « à prétention littéraire » dans le quartier aristocratique Léopold de la ville haute de Bruxelles<sup>12</sup>.

Le succès d'un salon dépend essentiellement de la maîtresse de maison. Comme le fait remarquer Anne Martin-Fugier, « un salon, c'est d'abord une femme. Et, de préférence, une femme qui a de l'esprit »<sup>13</sup>. La « ravissante » Mimi Destrée est ainsi décrite

---

<sup>9</sup> Ch. d'Ydewalle, *La cour..., op. cit.*, p. 40, 58-57, 111-112.

<sup>10</sup> En ce qui concerne la visite de « la duchesse d'Ursel » au salon Destrée, voir le témoignage de Pierre Daye dans B. Delcord, « À propos... », *op.cit.*, p. 167.

<sup>11</sup> Ch. d'Ydewalle, *La cour..., op. cit.*, p. 116.

<sup>12</sup> Fr. Leroy, « Quand l'aristocratie et la grande bourgeoisie habitaient le quartier Léopold », *Revue belge de philologie et d'histoire* 88/2, 2010, p. 519-540.

<sup>13</sup> A. Martin-Fugier, *Les salons de la III<sup>e</sup> République*, Paris, 2003, p. 8.

comme « enjouée, spirituelle »<sup>14</sup> et Lucienne Didier comme « une des plus belles femmes de Bruxelles » avec un « regard ensorceleur »<sup>15</sup>. Isabelle Errera, « gracieuse et désinvolte »<sup>16</sup>, est également décrite par un contemporain comme étant l'« une des plus jolies femmes de son temps », qui « aimait les décolletés et ils étaient à ce point parfaits qu'on prétendait qu'ils auraient donné le vertige même à un alpiniste aussi sûr de lui qu'Albert 1<sup>er</sup> »<sup>17</sup>.

### Les salons Errera

Les salons bruxellois jouissent d'une position géographique centrale : sur l'avenue de l'Hippodrome 37, près des étangs d'Ixelles (le salon Didier), à proximité du Petit Sablon (le salon Destrée), ou dans un quartier chic, comme le quartier Léopold autour du parc de Bruxelles (le salon Errera). Situé dans les environs directs du Parlement, du Palais des Académies, de la synagogue, du Conservatoire, du Palais des Beaux-Arts et de la cathédrale, le salon Errera est ainsi au carrefour de la vie politique, artistique et intellectuelle de la capitale<sup>18</sup>.

---

<sup>14</sup> A. Guislain, « Discours de M. Albert Guislain », *Hommage à Jules Destrée. Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises* 41/4, 1963, p. 292.

<sup>15</sup> F. Schuermans, « La communauté... », *op. cit.*, p. 133 ; « Clio "En version belge" », *Pourquoi Pas ?* 3553/76, 31 décembre 1986, p. 97 : « Elle [Lucienne Didier] ressemblait à la femme la plus fatale de son temps : Greta Garbo ».

<sup>16</sup> Ch. d'Ydewalle, *La cour...*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>17</sup> Pierre Poirier dans un entretien avec *Le Soir* (A. Guislain, « Suite à un dialogue », *Le Soir*, 17 novembre 1962, p. 2). Voir également P. Bautier, « Isabelle Errera (1869-1929) », *Biographie nationale* 31, Bruxelles, 1962, p. 329.

<sup>18</sup> M. Errera-Bourla, *les Errera. Une histoire juive. Parcours d'une assimilation*, bruxelles, 2000, p. 160. Lire également : M. Fornhoff-Levitt, « Sociabilité juive et musique en Belgique (1830-1930) », *Les Cahiers de la Mémoire contemporaine* 13, 2018, p. 13-54.

Lorsqu'on parle du salon Errera de la rue Royale, il convient en réalité de distinguer deux salons, celui de Paul et Isabella Errera – jusqu'au décès de celle-ci en 1929 – et, ensuite, celui de Jacques et Jacqueline Errera. Toutefois, dans la famille, la tradition de tenir un salon avait été lancée par la grand-mère de Paul, Eugénie Oppenheim, qui avait accueilli notamment des exilés français après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851<sup>19</sup> – tradition perpétuée par sa fille, Marie Oppenheim-Errera. Dans la suite de cette présentation, nous nous concentrerons sur les deux derniers salons Errera.

### **Le salon de Paul et Isabelle Errera (1890-1929)**

C'est d'abord dans « un petit hôtel » de l'avenue Marnix, où Paul (1860-1922) et Isabelle Errera, née Goldschmidt (1869-1929), s'installent après leur mariage en 1890, que se tient ce que nous appelons ici « le premier salon ». Paul est le fils de Marie Oppenheim et du banquier Giacomo Errera, descendant d'une lignée de banquiers vénitiens d'origine séfarade, propriétaire notamment de la célèbre Ca' d'Oro de Venise. En 1918, Paul hérite d'un hôtel au 14 de la rue Royale, acquis en 1868 par ses parents<sup>20</sup>. Voici la description que fait Charles d'Ydewalle de l'intérieur de ce bâtiment de style classique, qui appartenait jadis à l'abbaye de Grimbergen : « Traversons le vestibule où deux bustes [...] sourient de leurs barbiches et de leurs jabots. Entrons dans un salon aux boiseries tendues de soies de Philippe de Lasalle, le dessinateur des soieries de Marie-Antoinette. C'est

---

<sup>19</sup> Milantia Bourla mentionne « Gustave Nadeau, l'écrivain Sainte-Beuve (l'un de ses correspondants) et la merveilleuse Madame Blanchecotte » (M. Errera-Bourla, *Les Errera...*, *op. cit.*, p. 45).

<sup>20</sup> En 1992, la Communauté flamande a acquis cet hôtel, qui abrite aujourd'hui l'administration de la communauté flamande. Pour la maison Errera, voir Ed. Goedleven, *Het hotel Errera*, Louvain, 2003. Merci à Leen Meganck pour ces informations.

la tapisserie du Jardinier et de la Jardinière. Passons au grand salon. »<sup>21</sup> Les Errera accueillent leurs hôtes « dans le grand salon d'angle du premier étage, aux fenêtres donnant les unes sur la rue Royale et le parc, les autres sur la rue Baron Horta »<sup>22</sup>. Les réceptions se tiennent dans le grand salon au rez-de-chaussée.

Le cercle de connaissances est en lien direct avec les activités des maîtres de maison. Paul Errera, spécialisé en droit public, a été recteur de l'Université libre de Bruxelles (ULB) de 1908 à 1911, avant de devenir bourgmestre et échevin de la commune d'Uccle (1912-1921). En dépit de l'ouverture d'esprit qui le caractérise, le salon de Paul et Isabelle Errera est à l'origine un cercle plutôt fermé, proche de l'ULB et du parti libéral<sup>23</sup>. Certains y voient même une « annexe mondaine de l'Université Libre »<sup>24</sup>. Mais, au fil du temps, et particulièrement après la Première Guerre mondiale, il devient un lieu de rassemblement de l'intelligentsia belge et européenne. Ainsi tout « ce qui, à cette époque, en Europe comptait dans la sphère scientifique ou artistique, faisait une halte rue Royale », comme l'écrira plus tard le ministre Marcel-Henri Jaspar dans ses mémoires<sup>25</sup>.

---

<sup>21</sup> Ch. d'Ydewalle, « L'Hôtel Errera. De l'hôtel des abbés de Grimberghen au salon d'aujourd'hui », *Beaux-arts* 136/5, 1934, p. 12-13. Cf. Musée Juif de Belgique (MJB), archives Errera, texte dactylographié de Pierre Poirier, non daté.

<sup>22</sup> L. Kochnitzky, « Le Salon. Un texte inédit », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises* 60/2, 1982, p. 157.

<sup>23</sup> L. Kochnitzky, « Le Salon... », *op. cit.*, p. 152.

<sup>24</sup> Pour la première fois dans « Paul Errera », *op. cit.*, p. 644. Jaspar utilise à peu près les mêmes mots : « annexe mondaine de l'Université de Bruxelles » (M.-H. Jaspar, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 66).

<sup>25</sup> M.-H. Jaspar, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 66. Cf. « Tous les étrangers de marque qui passaient par Bruxelles s'y laissaient attirer. » (dans « Paul Errera », *op. cit.*, p. 644).



C'est aussi ce qui ressort de l'article que Charles d'Ydewalle consacre au salon en 1934. Bien qu'il s'agisse essentiellement d'un assemblage de portraits de personnalités diverses ayant fréquenté le salon à différentes époques, il dépeint éloquemment l'éclectisme des maîtres de maison en matière d'invités : « Ferrero a médité ici, à côté de ce Murano rempli de rêves d'un jaune mourant, à côté des Reinach et de René Berthelot, ivres de textes millénaires ou perdus dans les calculs des nombres et des formules. Brialmont, appuyé à cette cheminée, a discuté avec Auguste Beernaert des lendemains dangereux de la Belgique, de coupoles bétonnées et de l'éternel problème des pays d'entre-deux. Paul Valéry, sur ce tabouret de soie, a jeté des regards sur le monde actuel, en écoutant reparler d'Eupalinos. Henri Pirenne, ses mains prodigieusement éloquentes accompagnant la volubilité de son débit, a démoli le matérialisme historique et refait le cortège du moyen âge et de la fin du monde romain. »<sup>26</sup>

La correspondance de Paul et d'Isabelle et une série d'autres sources, dont quelques témoignages et les journaux intimes de l'homme politique et écrivain August Vermeylen, permettent de reconstituer le réseau des Errera<sup>27</sup>. Les échanges épistolaires de Paul Errera témoignent notamment des nombreux contacts qu'il entretient avec des intellectuels du pays et d'ailleurs, indépendamment des disciplines pratiquées par ces derniers : de l'archéologue Heinrich Schliemann, qui lui écrit en grec ancien, au mathématicien Henri Poincaré. Il n'en est pas autrement au salon. En effet, le gratin du monde politique, scientifique et

---

<sup>26</sup> Ch. d'Ydewalle, « L'Hôtel Errera... », *op. cit.*, p. 13. Selon notre reconstruction, l'historien suisse Ferrero ne vint au salon qu'en 1932. Nous ne trouvons trace de la présence de Paul Valéry que dans les années 1930, tandis que Brialmont (1821-1903) et l'homme politique chrétien-démocrate Auguste Beernaert (1829-1912) s'y montrèrent avant 1900.

<sup>27</sup> Voir aussi: H. Vandevoorde, « Tussen club en salon. August Vermeylen als netwerker? », in E. van Boven et P. Verstraeten (éds.), *Schrijverstypen. De moderne auteur tussen individu en collectief*, Hilversum, 2016, p. 91-103.

artistique, belge ou étranger, vient s’y montrer. Après la mort prématurée de Paul Errera en 1922, son épouse Isabelle perpétue seule la tradition, et ce jusqu’à sa mort en 1929.

De nombreux érudits fréquentent le salon, tels que le philologue Franz Cumont ou l’historien Franz van Kalken, ainsi que des personnalités du monde littéraire et artistique<sup>28</sup>. C’est surtout Isabelle, spécialisée en « broderie » et auteur de répertoires sur l’art, qui entretient les contacts avec les artistes, en particulier avec les sculpteurs Charles Van der Stappen et Thomas Vinçotte, avec les peintres Jacques De Lalaing et Fernand Khnopff, ainsi qu’avec le frère de ce dernier, le musicien Georges Khnopff. Elle entretient également une correspondance suivie avec l’écrivain Gabriele d’Annunzio, qui s’est retrouvé au salon lors d’une représentation de sa maîtresse Eleonora Duse à Bruxelles, et avec le peintre Edward Burne-Jones et l’artiste Walter Crane<sup>29</sup>. Des gens de lettres, comme Valère Gille et Eugène Demolder, issus de la génération de *La Jeune Belgique*, appartiennent au cercle des habitués du salon. Peut-être Jean Lorrain y aurait déclamé ses vers. François-Auguste Gevaert, directeur du conservatoire, et Edgar Tinel y ont joué du piano ; le peintre William Blake Richmond et le Parnassien français Leconte de Lisle y auraient conversé.

Hormis les artistes et les scientifiques, s’y retrouvent des personnalités politiques d’horizons idéologiques différents. D’Ydewalle mentionne par exemple la confrontation du journaliste de droite Fernand Neuray et du socialiste Camille Huysmans, autour de 1925. Il y en a eu bien d’autres, à en croire d’autres sources. Sous l’impulsion d’Émile Vandervelde – qui

---

<sup>28</sup> Cumont a non seulement eu un long échange épistolaire avec Paul Errera, mais il est également cité comme visiteur du salon par Charles d’Ydewalle (« L’Hôtel Errera... », *op. cit.*, p. 14).

<sup>29</sup> Ch. d’Ydewalle, « L’Hôtel Errera... », *op. cit.*, p. 14.

avait épousé une amie d'Isabelle, Hélène Speyer, d'origine juive – des socialistes y côtoyaient des chrétiens-démocrates (comme Auguste Beernaert)<sup>30</sup>. Mais ce sont surtout les libéraux qui s'y sentent comme chez eux, à l'image de Paul-Émile Janson, Paul Hymans, Oswald de Kerchove, Henri Grégoire – byzantiniste et cofondateur de la revue politique *Le Flambeau* –, et l'anthropologue Léon Vanderkindere. Les non-partisans de la libre-pensée, comme par exemple l'abbé Michel Renard, y sont néanmoins aussi les bienvenus<sup>31</sup>. Le salon Errera continuera à manifester cette ouverture sur le monde chrétien dans l'entre-deux-guerres : la fine fleur du monde politique (Adolphe Max), universitaire (Henri Pirenne) et économique (Ernest Solvay, Émile Francqui) peut alors y rencontrer des chefs spirituels catholiques tels que le Père Rutten ou l'abbé Fernand Crooy<sup>32</sup>.

Les réceptions au salon d'Isabelle et de Paul ont toujours lieu le mercredi soir, même si des invités sont régulièrement conviés pour dîner à d'autres moments<sup>33</sup>. Parmi les privilégiés à être présents tant aux réceptions du soir qu'aux dîners, on compte Auguste Vermeylen, qui connaît le maître de maison de longue date comme collègue de l'ULB, et correspond avec Isabelle, avec qui il partage un grand intérêt pour l'art ancien. Son élève, Léon Kochnitzky, poète et compositeur belge d'origine russo-polonaise, est également un habitué du salon depuis 1921 et a laissé des informations assez précises sur le déroulement de ces réceptions. Ainsi on sait que les réceptions au rez-de-chaussée sont relativement sobres contrairement aux dîners en petit comité du mercredi. En plus de la vieille garde, deux ou trois

---

<sup>30</sup> M. Bourla-Errera, *Les Errera...*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>31</sup> Ch. d'Ydewalle, « L'Hôtel Errera... », *op. cit.*, p. 14.

<sup>32</sup> Cf. Letterenhuis, V4655/H, journal intime d'Auguste Vermeylen, 4 février 1920.

<sup>33</sup> M.-H. Jaspar, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 66 ; B. Delcord, « À propos... », *op. cit.*, p. 166.

jeunes sont généralement invités, formant ce que l'on nomme « la petite cour » : « Il y avait parfois un visiteur illustre, homme d'État, savant ou écrivain de passage à Bruxelles et généralement un ministre, des parlementaires et des professeurs choisis : tous gens d'esprit, capables d'aborder les thèmes les plus graves sans rien perdre de leur simplicité ni de leur verve ».<sup>34</sup> On y a vu des hommes s'échanger brillamment la réplique, même si les femmes s'y faisaient également valoir (mesdames Hymans, Destrée, Cattier). Un nombre considéré d'historiens de l'art y firent une apparition, comme l'a constaté Kochnitzky<sup>35</sup>.

Les soirées s'y déroulent selon un même schéma, dans une ambiance Belle Époque passablement guindée, où « les dames étaient conduites à table au bras de leur cavalier désigné » en tenue de soirée avec cravate noire. Il y a cinq à six services, copieusement arrosés des plus grands crus. Isabelle Errera – « jamais une femme élégante » – se faisait remarquer par son manque de goût pour la mode, par exemple en se vêtant d'une robe moulante de velours « attachée à la façon d'un péplum antique »<sup>36</sup>. Mais ce qui frappe davantage, c'est l'absence de musique, ce qui serait essentiellement dû à Isabelle, qui y est totalement imperméable, contrairement à son époux, à la fois

---

<sup>34</sup> L. Kochnitzky, « Le Salon... », *op. cit.*, p. 157. Cf. Pierre Daye : « à chaque repas, on comptait un ou deux ambassadeurs et leurs épouses, un ecclésiastique, quelques professeurs de l'Université (de Bruxelles de préférence), l'une ou l'autre vedette étrangère comme Wickham Steed, le comte Sforza, M. Anatole de Monzie ou M. Léo Frobenius, un groupe de tout jeunes admirateurs qu'on appelait *la petite cour*, quelques ministres, sénateurs ou députés, mais formant tripartite autant que possible, un peintre ou un sculpteur et, bien entendu, un fond de pures gens du monde, c'est-à-dire, pour un bon nombre, d'imbéciles, mais qui représentaient ce qu'à la comédie on appelle les utilités », dans B. Delcord, « À propos... », *op.cit.*, p. 166 et G. Duchenne, *Esquisses...*, *op. cit.*, p. 233.

<sup>35</sup> L. Kochnitzky, « Le Salon... », *op. cit.*, p. 158.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 159-160.

musicien et mélomane<sup>37</sup>. Une fois par mois, le salon se mobilise pour ce qu'on appelle les « grandes machines », qui réunissent entre 150 et 200 invités<sup>38</sup>. Il y avait également pas mal de « *kiekevlees* » (chair à canon)<sup>39</sup>.

### Le salon de Jacqueline Errera (1929-1960)

Trop occupé par l'étude de la chimie, Jacques, fils d'Isabelle et Paul Errera, ne s'intéresse guère à la vie mondaine. C'est son épouse Jacqueline Errera-Baumann – la « merveilleuse Jacqueline »<sup>40</sup> – qui reprend le salon (le « deuxième salon ») avec enthousiasme après la mort de sa belle-mère en 1929, et ce de 1929 à 1960, année du décès de cette dernière – avec une interruption des activités pendant la guerre, en partie passée aux États-Unis. Les témoignages de d'Ydewalle et de Kochnitzky nous renseignent moins sur les activités de ce deuxième salon, dont Vermeyleen était, semble-t-il, l'un des piliers. Nous pouvons néanmoins compter sur l'échange épistolaire avec les Errera et les journaux intimes de Vermeyleen pour reconstruire le réseau. Grâce à ces documents personnels, nous pouvons en effet reconstruire une partie de la liste des invités (comme Bruno Walter et Henri de Man) et des habitués du salon (comme Henri van de Velde), qui ne sont pas exactement ceux que nous retrouvons dans les quelques témoignages.

Une partie de ces habitués fréquentaient déjà le premier salon. Plusieurs générations de participants étaient donc réunies dans le deuxième salon. De nouveaux invités, surtout nés dans les années juste avant le tournant du siècle et appartenant donc

---

<sup>37</sup> M. Errera-Bourla, *Les Errera...*, *op. cit.*, p. 150.

<sup>38</sup> Selon Daye, on les appelait les « grandes bagarres » (in B. Delcord, « À propos... », *op. cit.*, p. 166).

<sup>39</sup> L. Kochnitzky, « Le Salon... », *op. cit.*, p. 157.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 162.

à la même génération que leurs hôtes, viennent s'ajouter à la liste. Parmi ceux-ci, de nombreux diplomates, écrivains, professeurs et autres érudits. Contrairement à ce qui se faisait précédemment, des conférenciers sont régulièrement invités et une réception réservée aux invités étrangers est souvent prévue en marge des conférences. Parmi les conférenciers, notons le très prisé Paul Valéry, qui tout comme Paul Claudel est convié à plusieurs reprises, ainsi que le diplomate Anatole de Monzie et des collègues de Jacques, dont le physicien Paul Langevin. Les admirateurs en venaient presque à se disputer pour offrir le gîte à Valéry – qui souhaitait, selon ses dires, séjourner « dans la plus belle chambre » (1939) et « le plus beau logis du monde » (1935)<sup>41</sup>.

Signalons enfin que la fille d'Isabelle et Paul, Gabrielle, installée depuis 1913 à Francfort avec son époux le chimiste et philosophe Paul Oppenheim, y tient également un salon, clairement inspiré par le salon bruxellois. À Francfort elle s'était nouée d'amitié avec le futur célèbre philosophe Theodor W. Adorno, qui aurait écrit des poèmes pour elle<sup>42</sup>. Le salon des Oppenheim-Errera est « connu pour le “déjeuner” qui se tenait le samedi entre 12.30 et 16 heures dans leur demeure de la Schaumainkai 55 [à Francfort], où une vingtaine d'intellectuels étaient habituellement conviés [...] On notait certes un renouvellement, mais un noyau dur subsistait, dont faisaient entre autres partie Paul Tillich, Theodor Wiesengrund-Adorno et le neurologue Kurt Goldstein. Les discussions étaient libres, mais répondaient le plus souvent à une thématique générale, comme le compte-rendu d'un congrès, un récit de voyage ou une critique

---

<sup>41</sup> Correspondances issues des archives Errera (Musée Juif de Belgique). Valéry avait aussi des contacts avec Mimi Destrée (cf. la lettre de Valéry à Jacqueline Errera le 9 décembre 1936).

<sup>42</sup> Conversation téléphonique de Shulamith Oppenheim (16 février 2016). Les poèmes restent introuvables à ce jour.

d'un livre paru récemment »<sup>43</sup>. Le physicien Max Born décrit Gabrielle Oppenheim comme « une jeune femme blonde très belle et très coquette, qui aimait à flirter avec tout homme qui venait à croiser son regard de braise », tandis que son mari « était féru de philosophie, parfois à l'excès »<sup>44</sup>. Fin 1939, avant que ne s'embrase l'Europe, le couple Oppenheim-Errera suit l'exemple des parents de Gabrielle, et quitte l'Allemagne pour aller vivre d'abord à New York, ensuite à Princeton. Elle y tient également « une sorte de salon pour le monde des érudits ». Le philosophe Nicholas Rescher rapporte que « les Oppenheim donnaient des déjeuners et des soirées mémorables, où étaient conviés des invités délicieusement érudits. »<sup>45</sup> Gabrielle fut notamment une bonne amie d'Einstein.

### En conclusion : la fonction des salons

Si le phénomène du salon est généralement associé au XIX<sup>e</sup> siècle, nous constatons que bien au-delà de cette période, il est encore d'usage d'organiser des soirées mondaines de ce type. Quelle est désormais la portée des salons, tels que ceux des Errera ? Kochnitzky mentionne les grands esprits d'Europe qu'il a rencontrés au salon (essentiellement dans celui d'Isabelle et de Paul) : « Sir James et Lady Frazer, Salomon Reinach, Anatole de Monzie, Paul Valéry, le comte Sforza, Don Luigi Sturzo, Frobenius,<sup>46</sup> Guglielmo Ferrero, et d'autres... Au cours des années, je l'ai su. Anatole France, Madariaga,<sup>47</sup> Chaïm Weizmann, Einstein avaient été reçus rue Royale. »<sup>48</sup> Il est tout particulière-

---

<sup>43</sup> W. Schivelbusch, *Intellektuellendämmerung. Zur Lage der Frankfurter Intelligenz in den zwanziger Jahren*, Francfort, 1982, p. 135.

<sup>44</sup> M. Born, *My life. Recollections of a Nobel Laureate*, Londres, 1978, p. 191.

<sup>45</sup> N. Rescher, *Autobiography*, Francfort, 2010, p. 75.

<sup>46</sup> L'africaniste allemand Leo Frobenius (1873-1938).

<sup>47</sup> Salvador de Madariaga (1886-1978).

<sup>48</sup> L. Kochnitzky, « Le Salon... », *op. cit.*, p. 161.

ment frappé par la liberté de parole qui règne au salon Errera, qui ne doit pas diverger de ce qu'il avait connu dans sa jeunesse en Italie avec d'Annunzio dans l'État libre de Fiume<sup>49</sup>. Il résume l'importance du salon comme suit : « Institution marquante dans la vie belge, on y a vu se faire et se défaire des ministères, y désigner des ambassadeurs et des recteurs, y débattre des problèmes essentiels pour l'existence du pays. »<sup>50</sup> Si, selon toute vraisemblance, il exagère dans ces propos quelque peu l'influence effective du salon, d'autres tels Pierre Daye évoquent également le poids de tels salons sur la vie publique<sup>51</sup>. Le *Pourquoi Pas ?* considère en 1920 le salon comme une « puissance », « l'anti-chambre des ministres, le laboratoire où s'élabore la politique d'union sacrée, l'officine où se fabriquent les ambassadeurs, les hauts commissaires, en tous cas un des centres nerveux de la Belgique nouvelle ! »<sup>52</sup> Les salons, et particulièrement ceux tenus par la famille Errera, sont *a minima* des endroits où des personnes d'horizons éloignés, de convictions parfois opposées, viennent s'entretenir et échanger avec toute la courtoisie d'usage.

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>51</sup> Daye pense aussi que « Van Zeeland doit sa première intronisation à de savants pourparlers qui s'échafaudèrent dans la domus Isabellae » (cité dans B. Delcord, « À propos... », *op.cit.*, p. 166).

<sup>52</sup> « Paul Errera », *op. cit.*, p. 644.